Document généré le 11 oct. 2024 22:49

Téoros
Revue de recherche en tourisme

Quand le touriste rencontre l'*homo faber*

Marc Laplante

Volume 15, numéro 2, été 1996

Patrimoine industriel

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1075021ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1075021ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (imprimé)
1923-2705 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laplante, M. (1996). Quand le touriste rencontre l'*homo faber*. *Téoros*, *15*(2), 5–8. https://doi.org/10.7202/1075021ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

QUAND LE TOURISTE RENCONTRE L'*HOMO FABER*

Marc Laplante, professeur
Département d'études urbaines et touristiques
UQAM

«Homo faber» (l'homme fabricateur). "Nous croyons qu'il est de l'essence de l'homme de créer matériellement et moralement, de fabriquer des choses et de se fabriquer lui-même. Homo faber, telle est la définition que nous proposons"[1]. Le philosophe H. Bergson, qui donne cette définition, l'oppose à celle d'«homo sapiens» ("né de la réflexion de l'homo faber sur sa fabrication") et à celle de l'«homo loquax» ("dont la pensée, quand il pense, n'est qu'une réflexion sur sa parole").

L'objectif de cet article est d'essayer de comprendre pourquoi et comment cet homo faber est devenu une attraction touristique pour les touristes de sociétés post-industrielles. Le processus qui conduit de l'homo faber au travail sacralisé en tant qu'attraction touristique ne peut se comprendre que par une brève excursion en sociologie du travail.

LE TRAVAIL DANS L'HISTOIRE HUMAINE

Un tel sujet se prête mal à un résumé en quelques lignes. Il faudra emprunter des raccourcis pour les besoins de ce texte: l'idée principale à saisir à ce propos est le chambardement du monde du travail qui s'opère en peu de temps avec la première révolution industrielle au début du XVIIIe siècle en Europe.

Avant l'industrialisation[2], le travail mobilise l'énergie des humains des deux sexes et de tous les âges; il fait partie des conditions de survie. Les savoir-faire sont acquis par essais et erreurs sur de longues périodes et constituent l'essentiel de l'héritage transmis d'une génération à une autre.

Au plan culturel - celui qui nous importe davantage pour cette analyse - le travail n'est pas survalorisé par rapport aux autres activités humaines même s'il requiert beaucoup de temps et d'énergie. L'homme ne se définit pas par son activité productrice mais plutôt par sa capacité de vivre en société et de se conformer aux normes et aux valeurs qui tiennent ensemble les collectivités humaines.

L'industrialisation commence dans le contexte de l'affirmation des pouvoirs de la raison sur le monde et la vie. Le développement des connaissances et des méthodes pour les acquérir ont convaincu l'homme moderne qu'il peut tout faire par lui-même, que tout s'explique par la pensée, la logique ou le calcul sans recourir aux sorciers, ou aux autres incarnations de pouvoirs cachés, mystérieux et incontrôlables. Du XVe et au XIXe siècle, la science s'installe comme puissance dominante après ses premières conquêtes qui ont favorisé les découvertes de nouveaux continents, la maîtrise plus grande des sources d'énergie, le rejet des enseignements de la tradition quant aux origines de l'homme, à la place de notre planète dans le système solaire et surtout, quant aux dangers de briser la continuité des savoir-faire élaborés sur plusieurs siècles passés.

Brutalement, avec les premières manufactures, le monde du travail change sur tous les plans: il est séparé du reste de la vie, il s'échange contre des biens et de l'argent, il est fractionné en tâches spécifiques dont l'apprentissage est rapide, etc. Nous retiendrons surtout deux traits du nouveau contexte créé par l'industrialisation: les machines assurent une production standardisée et augmentent considérablement la productivité par travailleur; ce dernier devient de plus en plus le serveur de ces machines. De nouveaux savoir-faire naîtront, très nombreux, dans les rapports hommes-machines; ils seront inventés par les ingénieurs et enseignés aux travailleurs; des écoles apparaîtront par la suite pour acquérir ces nouvelles compétences techniques; la recherche scientifique battra le rythme accéléré des révolutions technologiques et des changements dans la formation des travailleurs. Enfin, en lien direct avec ce qui précède, se formeront des classes sociales et commenceront des luttes entre ces classes fondées sur les positions antagonistes entre employeurs et employés, entre propriétaires du capital et salariés, entre les travailleurs du secteur primaire, longtemps laissés pour compte des révolutions technologiques, ceux du secteur de la transformation et les nouvelles classes des services. S'ensuivra un gigantesque mouvement entre secteurs mais aussi, mouvement des campagnes vers les villes, des pays moins industrialisés vers d'autres qui le sont plus, etc.

Le taylorisme du début du XXe siècle est donné souvent comme le paroxysme de la dépossession de l'homme par son travail et de son aliénation moderne: l'ingénieur Taylor étudie scientifiquement les gestes les plus efficaces de l'homme au service des machines. L'ergonomie naîtra plus tard pour savoir comment ne pas trop épuiser la machine humaine au travail mais Taylor se préoccupait déjà de ne pas gaspiller la force de travail comme on l'avait fait depuis la première manufacture: entre celle-ci et les premières chaînes de montage des automobiles, le «prix» d'un travailleur avait passablement augmenté: mieux valait alors «rationaliser» ses gestes pour le rendre plus productif et moins socialement coûteux. (Aujourd'hui, on emploie le même mot pour justifier sa mise à pied, les machines pouvant fonctionner sans lui!)

En cette fin du XXe siècle, la condition générale de l'ouvrier rivé à ses machines s'est élargie à beaucoup d'autres travailleurs: à ceux de la plupart des industries du secteur primaire et surtout, aux très nombreux employés du secteur tertiaire asservis à des tâches répétitives et liées à d'autres machines tout aussi éreintantes (ordinateurs, par exemple). Certaines conditions nouvelles de travail ne doivent pas nous illusionner: horaires variables, congés mobiles, travail à temps partiel, à la maison, etc. n'enlèvent pas l'obligation de travailler, ne laissent pas plus d'autonomie à l'acte productif, ne facilitent pas la mobilité professionnelle et surtout, elles réduisent la sécurité d'emploi, les revenus du travail et la valeur même de celui-ci.

Dans la culture post-industrielle, la division drastique entre travail et non-travail tend à disparaître. En présence de tant de gens qui n'ont pas de travail ou ne travaillent plus, ceux qui sont au travail se disent «chanceux» de travailler! En fait, pour beaucoup, la chance consiste à avoir des revenus supérieurs à ceux qui dépendent de l'assurance-chômage, de la sécurité du revenu ou des allocations du «bien-être» social. Certains ont peut-être plus de «chances» en travaillant au noir pour arrondir les allocations et autres assurances mais rien de tout cela redonne au travail sa place dominante dans les valeurs modernes.

Il y a moins d'un demi-siècle encore, travailler était donné comme une vertu par les employeurs, bien sûr, mais aussi par toutes les institutions du pouvoir qui y voyaient la source de l'ordre social et du progrès: église, justice, maisons d'enseignement, etc. Aujourd'hui, même les employeurs n'ont plus d'arguments séduisants pour démontrer les vertus du travail. On leur demande de créer des emplois pour activer les flux économiques et financiers. Eux-mêmes souvent sont maintenant asservis à des super-systèmes de production opérant sans frontières. Alors, travailler...

LE TOURISTE ET L'*HOMO FABER*

Le touriste est largement un «produit» de la société industrielle et davantage encore, de la culture post-moderne[3]. Il est aussi un travailleur qui a quitté momentanément son activité productive pour aller vers d'autres environnements. Et, en vacances, parmi ses intérêts, il s'occupe du travail d'autres hommes ailleurs. Dean MacConnell[4] voit dans cette pratique touristique un des nombreux paradoxes qui jalonnent l'histoire du tourisme. Quand on y réfléchit, quand on saisit un tant soit peu les changements survenus dans le monde du travail depuis deux siècles, faut-il s'étonner de voir le travailleur d'aujourd'hui s'intéresser à l'homme fabricateur durant ses voyages de vacances?

Il est de l'essence de l'homme de créer matériellement et moralement, de fabriquer des choses et de se fabriquer lui-même, selon les philosophes. La condition générale du travailleur d'aujourd'hui correspond-elle à celle de l'*homo faber*? Pour quelques-uns certainement mais, pour l'immense majorité, le travail ne vaut plus que par ce qu'il rapporte en argent et/ou en prestige. Combien de travailleurs peuvent se dire maître du processus qui va de la cueillette des matières premières à la vente d'un produit fini dans lequel on retrouvera leur savoir-faire, leurs talents de créateurs et donc, l'expression d'eux-mêmes? Cette situation est si rare maintenant que nous désignons de noms spécifiques ceux et celles qui la vivent: artisans, pratiquants d'un métier d'art, etc. Parmi les champs reconnus des activités de temps libre, on trouve celui du bricoleur, personne qui essaie de produire une chose avec peu d'outils, et peu de matière première. Au Québec, on a déjà nommé «patenteux» ces bricoleurs qui manifestaient une certaine créativité pour assembler, en les recyclant, divers objets de la vie quotidienne[5]. Il faut voir dans ces pratiques des tentatives pour retrouver l'*homo faber* perdu.

Mais l'intérêt pour de telles retrouvailles s'exprime aujourd'hui de très nombreuses façons. Une simple énumération de celles-ci nous amènera à décrire certains comportements touristiques manifestant ce même intérêt:

- expansion rapide et soutenue des loisirs scientifiques et techniques, de l'horticulture à l'astronomie;
- recherches patrimoniales, mise à jour et mise en exposition d'anciennes manières de produire, de savoir-faire ingénieux, de genèse des modes de fabrication, de l'histoire des outils, de celle de la maîtrise de l'énergie, etc.;
- naissance et enrichissement de grands musées modernes des sciences et des technologies;
- multiplication des sauvetages de quartiers industriels, d'industries;
- interprétation des travailleurs et de leurs conditions de vie dans de nombreuses branches d'activités;
- création, plus récente, d'économusées où le visiteur voit la production en cours et peut acheter le produit fini;
- festivals ou événements socio-culturels mettant en vedette des peintres, des sculpteurs ou d'autres artistes ou artisans en train de créer.

Cette énumération reste incomplète mais elle exprime suffisamment une grande tendance dans la culture post-moderne: faire du travail une exposition, une sorte de mise en vitrine comme un étalage d'un grand magasin. À mesure que le travail perd son sens historique de manifestation de savoir-faire, à mesure que les oeuvres modernes de création et de haute technologie se font dans les lieux clos des laboratoires et des centres d'expérimentation, à mesure se développent dans la culture première[6] des goûts et des intérêts pour la pratique artisanale (bricolage, auto-production, apprentissage des savoir-faire anciens, etc.) et pour la découverte par l'observation d'habiletés manuelles, de techniques de production, d'exploits scientifiques et techniques, etc.

Pourquoi cette tendance prend-elle tant d'ampleur en cette fin du XXe siècle? Pour retrouver des racines, des origines, pour sauver de l'oubli des choses essen-

Guy Bel, forgeron d'art. Économusée de la forge, Île d'Orléans. (Source C. Dufour, photographe).

tielles? On regarde peut-être ainsi dans le rétroviseur quand l'horizon n'attire plus, quand la route suivie semble mener vers l'inconnu et l'incertain (chômage croissant, automation rapide, éclatement du travail organisé, accroissement des gens à la retraite, incitation à cesser de travailler, entrée tardive et difficile sur le marché du travail, impossibilité d'élaborer des plans de carrière, etc.). Il faudrait, à ce propos, résumer de nombreux travaux récents tentant de comprendre l'intérêt croissant pour le patrimoine en général et, pour notre propos, le patrimoine industriel. Quelques références bibliographiques aideront le lecteur intéressé à approfondir cette question[7].

Considérant ce qui précède, il n'est plus surprenant de constater que le patrimoine industriel et l'observation de l'*homo faber* en train de fabriquer fassent partie des intérêts et des pratiques des touristes. Ces derniers sont des travailleurs qui, très souvent, ne se réalisent plus en travaillant. Ils appartiennent à des sociétés très avancées au plan des sciences et des techniques où se développe une nostalgie de l'*homo faber*, comme si, en chacun de ces travailleurs modernes, sommeillait toujours cet *homo faber* qui n'a plus les moyens, les savoir-faire pour se manifester.

Qu'importe-t-il de savoir maintenant sur ce type de touristes et sur les interventions de responsables touristiques pour les satisfaire?

Il importe d'abord de rappeler que l'attention du touriste en présence de l'*homo faber* à l'oeuvre n'est pas nouvelle. Dans les récits de voyageurs des XVIIIe et XIXe siècles, on relève fréquemment des descriptions détaillées de techniques de production, d'outils et d'ingéniosité pour s'en servir, d'oeuvres typiques qui font la joie des collectionneurs, etc.

Toujours et universellement, croyons-nous, les manifestations de l'habileté manuelle, du génie accumulé par des pratiques ancestrales et bien conservées, ont fasciné les voyageurs. Les touristes, sitôt nés, ont connu cette fascination.

Plus récemment, depuis un quart de siècle environ, le tourisme international de masse a amené des millions de gens des sociétés hautement technologiques vers des pays en voie de développement. Sans faire d'efforts particuliers, ces touristes pouvaient ainsi se trouver en présence d'authentiques *homo faber*, observer leurs processus de production et acheter leurs produits.

Il faut savoir à ce propos que ces sociétés dites en voie de développement sont des milieux qu'on pousse à l'industrialisation comme seule voie de solution à leur pauvreté, que celle-ci est bien relative parce qu'on la confronte à la richesse et au bien-être matériel des sociétés industrialisées, et qu'en fait, il s'agit de sociétés traditionnelles ou pré-industrielles comme il en a existé partout sur la terre jusqu'au XVIIIe siècle.

En société traditionnelle, le travail ne se fait pas en usine, pas plus d'ailleurs que l'éducation: les champs cultivés ne sont jamais loin du coeur des villages et des villes, les marchés publics sont permanents, nombreux et diversifiés et on y produit sur place beaucoup de biens, les métiers s'exercent sur le pas des portes ou à côté des maisons, la production est constante car on ne fait que très peu de stockage, l'acheteur est souvent en présence du fabricant, etc.

Les touristes qui parcourent ces sociétés ont fréquemment sous leurs yeux des *homo faber* en train de produire. Si le produit se fait en peu de temps, ils peuvent en suivre la réalisation; dans d'autres cas, leurs visites les conduiront dans des quartiers urbains ou dans des regroupements de travailleurs en un lieu donné où il leur sera possible de suivre, une étape après l'autre, tout un processus de production[8].

Parallèlement, dans les sociétés post-modernes, le patrimoine industriel et les réalisations les plus impressionnantes de la science et de la technologie sont muséifiés: musées de la science et de la technologie, visites industrielles organisées, reconstitution, restauration et ouverture aux visiteurs de sites industriels anciens, concours et expositions d'inventeurs, d'amateurs de loisirs scientifiques et toutes les autres façons mentionnées ci-haut de favoriser les retrouvailles du travailleur actuel avec l'*homo faber* et ses oeuvres. Chez lui, comme en voyage d'agrément, l'intérêt pour l'art et le savoir-faire des «fabricateurs», au sens ancien de ce mot [9], est constamment nourri et satisfait.

Satisfait? L'expression est sûrement trop forte. La muséification de cette ressource a conservé l'esprit principal du musée dans de nombreuses occasions: instruire, éduquer, éveiller les consciences. Parfois, on fait des concessions à l'air du temps en introduisant quelques machines pour l'interactivité, machines qui se caractérisent par leur aptitude à tomber en panne rapidement...! Aussi longtemps que ces mises en exposition sont faites pour les résidents, ceux-ci peuvent prendre le temps voulu pour les apprécier, quitte à revenir sur les lieux occasionnellement.

Il en va tout autrement pour les touristes parce que les sacralisations touristiques des sites et lieux d'exposition de l'*homo faber* et de ses oeuvres sont rares[10]. Les responsables de l'offre touristique savent maintenant que beaucoup de touristes sont intéressés à ce «produit» (le patrimoine industriel et la technologie de pointe) mais ne fabriquent pas ledit produit et ne font que renvoyer leurs clients aux réalisations des responsables du patrimoine. Quand ces derniers sont conscients de leurs clientèles touristiques et de leurs besoins particuliers, les touristes y trouvent leur compte. Mais on peut compter facilement les opérations réussies dans ce domaine[11].

Moins structurées, plusieurs activités reliées plus ou moins directement à l'*homo faber* retiennent les touristes sur leurs parcours. Si le patrimoine industriel muséifié expose surtout les oeuvres de l'*homo faber*, quand celui-ci est au travail dans les lieux publics ou dans ceux qu'on ouvre aux touristes, ses activités attirent l'attention comme celle du magicien amuseur public. Autour des artistes (faut-il mettre des guillemets dans ce cas?) peignant sur les places publiques, dans les vieux quartiers urbains, ou dans Charlevoix, en Gaspésie ou dans les Laurentides (lieux déjà fréquentés par des artistes reconnus), des touristes s'attardent, font des photos, achètent parfois des oeuvres à titre de «souvenirs», etc. Il en est ainsi pour l'action en public de d'autres artisans et de fabricants utilisant de vieux savoir-faire: forgerons, tisserands, sculpteurs, etc. L'intérêt pour les centres d'interprétation s'accroît quand ceux-ci laissent voir des processus anciens de fabrication[12]. Ce même intérêt fournira de bonnes clientèles aux visites industrielles si celles-ci permettent de suivre les étapes de production du début à la fin et de comprendre ce qui se passe, notamment, tous les savoir-faire réunis pour obtenir un produit ouvré. Il suffit parfois de bien démontrer «comment ça marche» pour attirer les visiteurs[13]. En fait, on pourrait sacraliser de très nombreuses productions, y compris celles qui fournissent des biens communs de la vie quotidienne: le parfum, le chocolat, le vin, la bière, etc. Ceci sera encore plus intéressant si le touriste peut voir faire un produit dit typique d'un pays, ou d'un groupe culturel (les parfums ou les vins en France, le chocolat en Belgique, la bière en Allemagne ou en République tchèque, le coca-cola aux États-Unis, etc.) et, si possible, l'essayer ou le déguster.

Pour rester dans l'esprit de ce texte, concluons que les créateurs de produits touristiques ont beaucoup de pain sur la planche pour rendre touristiquement intéressant un vaste ensemble d'activités humaines qui ont permis à l'homme, depuis toujours, de se fabriquer lui-même. Ils n'oublieront pas cependant de s'associer aux connaisseurs en patrimoine pour mettre en valeur la ressource essentielle: la précieuse habileté des gestes humains qui contiennent une large part de notre mémoire commune.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1 Citation de H. Bergson: "La pensée et le mouvant", p.105, donnée dans André Lalande (1972) *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris, PUF, p. 418.

2 Pour un exposé plus rigoureux des changements sociaux et culturels résultant de l'industrialisation, on pourra consulter: Marc Laplante (1996): *L'expérience touristique contemporaine. Fondements sociaux et culturels*, Ste-Foy, PUQ (à paraître en septembre), chapitre 2: "Société et culture de l'Occident industrialisé."

3 Voir Louise Trottier (1993), *Pour un nouveau cadre d'analyse en tourisme: la culture postmoderne*, UQAM, mémoire de maîtrise en sociologie.

4 Dean MacConnell (1976), *The Tourist, NY, Shocken Books*, p. 36. "Labor transforms raw material into useful objects. Modernity is transforming labor into cultural production attended by tourists and sightseers who are moved by the universality of work relations - not as this is represented through their own work (from which he is alienated), but as it is revealed to them at their leisure through the displayed works of others."

5 Raymonde Lamothe, Louise de Grosbois, Lise Nantel (1974), Les patenteux du Québec, livre à l'origine d'un audiovisuel de l'ONF (1974) ayant le même titre (producteur délégué: Claude Haeffily). Livre paru chez Parti Pris, Montréal, 1974, 272 p.

6 L'expression: culture première est empruntée à Fernand Dumont (1987): *Le sort de la culture*, Montréal, l'Hexagone. Elle réfère à la cule vécue au quotidien, à celle apprise par la première socialisation: culture informelle faite de passions et de sentiments plutôt que de raison et de savoir, etc. L'auteur l'oppose à la culture institutionnalisée, appelée aussi culture seconde, savante, etc. Les opérations de muséification du patrimoine industriel par l'État appartiennent aux manifestations de cette culture institutionnalisée.

7 On consultera un des ouvrages suivants qui peuvent aider à comprendre l'intérêt pour le patrimoine dans les sociétés post-industrielles.

- Roland Schaer (1993): *L'invention des musées*. Paris: Gallimard.
- François Choay (1992): *L'allégorie du patrimoine*. Paris: Seuil.
- Jacques Mathieu (1986) (sous la dir. de): *Étude de la construction de la mémoire collective des Québécois au XXe siècle*. Québec: CELAT, Université Laval.
- Jean Duvallon (sous la dir. de) (1986): *Claquemurer pour ainsi dire tout l'univers: la mise en exposition*. Paris: Centre de création industrielle, Centre Georges Pompidou.
- Alain Bourdin (1984): *Le patrimoine réinventé*. Paris: *PUF*.

8 Dans un quartier du vieux Fez, au Maroc, les artisans du cuir procèdent à toutes les opérations traditionnelles pour produire les célèbres cuirs marocains. Les touristes peuvent observer ces travailleurs du haut de quelques belvédères. C'est un lieu riche en couleur (les teintures) mais aussi en odeurs...

9 Selon le Robert, «fabricateur» était jadis synonyme d'artisan; aujourd'hui, ce dernier mot désigne généralement un travailleur qui produit dans l'esprit des artistes; fabricateur est une expression péjorative: falsification de fausse monnaie, de faux papiers; pourtant quel savoir faire souvent chez ces gens! Curieux tout de même, ce glissement de sens...

10 La sacralisation est un processus de mise en exposition spécialisé qui tient compte du statut propre du touriste et du contexte particulier qui encadre ses expériences de découvertes. Voir Marc Laplante (1996): op. cit., chapitre 5.

11 Au Québec, il faut mentionner au moins le Musée de la Civilisation à Québec et le Centre d'Archéologie et d'Histoire de Pointe-à-Callières comme des institutions qui se sont créées en pensant aux touristes. L'*homo faber* et ses oeuvres sont parfois révélés aux visiteurs. Mais l'Association québécoise pour le patrimoine industriel prend maintenant plusieurs initiatives pour que les touristes comme les résidents trouvent satisfaction à fréquenter ce genre d'attractions.

12 Par exemple, l'expérience de l'économusée de la papeterie Saint-Gilles à Saint-Joseph-de-la-Rive, en Charlevoix.

13 Par exemple, voir fonctionner de près une turbine en action à Manic 5 ou à la Centrale de Beauharnois, comprendre le principe de l'Éolienne à Cap Chat, etc.